

Le jour et la nuit

Le jour, je me sens revivre. C'est un plaisir de s'éveiller avec le soleil et de parcourir la nature de bonne heure lorsque tout le monde est encore endormi. Je traverse prairies et bois, m'attarde à l'étang, caresse des plantes douces et odorantes et goûte, songeur, à la fraîcheur de la rosée matinale qui fait scintiller l'herbe verte et la mousse sous la clarté du jour.

Nulle brume à l'horizon, les derniers mystères d'une nuit sombre et longue se sont dissipés laissant place au jour réconfortant, revigorant.

Que j'aime arpenter les rues de mon petit village où sortent, matinaux, une poignée d'habitants en quête des premiers rayons de soleil ou désireux de partir tôt à leur travail.

Toute la journée, je me sens enveloppé par le soleil bienveillant et la chaude lumière qui mettent en valeur chaque chose, chaque objet.

Le jour, magnifique et lumineux fait ressortir ici le rouge d'un coquelicot, là le jaune d'un bouton d'or. Je n'ai jamais peur, je me sens en confiance et il ne me pèse pas de demeurer seul dans ma maison isolée sur une colline. Mes arbres se tiennent fiers et massifs me protégeant d'un soleil quelquefois ardent.

Le jour encore, je me sens de taille à abattre des montagnes. Ami de la nature, je jardine un peu prenant un vif plaisir à attendre que la petite graine que j'ai plantée prenne racine et se développe, formant une plante. Je me suis essayé à la culture des légumes avec plus ou moins de bonheur mais le seul fait de respirer le bon air pur de la campagne me comble d'aise. Je ne pourrais plus résider dans une grande ville, lieu bruyant et pollué, malgré tout le confort moderne de notre civilisation et son animation. Je ne pourrais plus accepter de me sentir bloquer entre les maisons de la ville et les chants bruyants des autos et des habitants. Vraiment, j'étoufferais. Je ne pourrais plus supporter ce vacarme infernal et confus de mille gens pris dans leurs actes quotidiens. Je n'aime plus que la paix d'une campagne douce et attachante loin de tout remue-ménage incessant. Et je me sens en parfaite communion avec le vert paysage, tout insecte me fascine et m'enchant, le moindre oiseau me comble de bonheur et m'émeut. Ainsi est ma vie le jour venu. Des ailes me poussent et je deviens papillon, curieux de tout.

Lorsque tombe la nuit, tout devient différent. A mesure que les minutes et les heures s'écoulent, je deviens nerveux, instable et intimidé.

Je rejoins en hâte ma petite maison perchée sur la colline entourée de mes grands arbres. Tout s'assombrit et je prends peur. L'angoisse m'envahit et je ressens tristement l'isolement de ma situation. Bientôt, des ombres lugubres envahissent la nature et je sursaute au moindre bruit, au moindre souffle d'air. Peu à peu, le mystère s'installe dans la campagne métamorphosant une souriante et radieuse nature baignée de lumière bénéfique en une chose effroyable et inconnue.

La nuit recouvre le paysage de son manteau tout noir comme pour en cacher des choses horribles. C'est l'heure où les insectes difformes et les autres animaux effrayants, aux yeux perçants, s'activent et participent au concert de la terreur. C'est l'heure où le rodeur marche dans les chemins sinueux des bois, où il s'arrête devant les demeures réfléchissant à un mauvais coup tandis qu'au loin, les chiens hurlent à la mort. C'est le moment inéluctable où le fantastique fait son apparition et modifie la couleur et l'aspect de chaque chose. La nuit, l'on s'effraie d'une marque sur le mur et l'on se sent hanté par des esprits maléfiques.

Le jour, l'on rit à gorge déployée de ses peurs nocturnes, de la petite araignée que l'on prenait dans la pénombre pour un monstre velu aux pattes effrayantes, du gilet disposé sur une chaise d'une telle façon qu'il vous fait songer à une forme humaine ou d'une porte qui grince poussée par le vent au souffle lugubre.

Je n'aime pas la nuit dont je ressens la présence malfaisante dans toutes les pièces de ma maison. Et je me drogue le soir pour m'endormir vite et n'avoir pas à supporter son oppression.

Une nuit, je fus saisi par quelques craquements venant de mon grenier ; ma chambre se trouve au premier étage de ma maison et pour atteindre le grenier, il me faut grimper un escalier étroit.

Comme à l'ordinaire lorsque j'entends ce genre de bruit, je tressaille aussitôt mais je parviens à me raisonner et le bruit cesse généralement vite. Ce n'est sans doute que le bois de la charpente qui travaille, la maison étant ancienne. Pourtant, cette nuit-là, le bruit s'accrut et j'entendis comme des grattements sur le sol puis comme un bruit d'objet que l'on déplace. Je sentais mon cœur battre la chamade et compris que le bruit n'était pas ordinaire. Je ne parviendrais à trouver le sommeil que si je me

rendais compte de son origine. Néanmoins, quelque chose me retenait de bouger. Que craignais-je ? Un individu qui se serait introduit chez moi dans la journée et se serait dissimulé dans mon grenier ? Ou bien, idée plus effrayante, un revenant ? Je maudissais ma peur mais ne parvenais pas à m'extraire de mon lit. Pourquoi avait-il fallu que j'achète cette maudite demeure éloignée de toute présence humaine ?

Je l'avais acquise pour le calme et la sérénité qu'elle me procurait. Et voici qu'elle me causait des frayeurs le soir venu. Un nouveau bruit sec me fit sauter du lit promptement.

Par un effort conséquent, j'ouvris la porte de ma chambre et me retrouvai dans le couloir. Je fis quelques pas à l'aveuglette puis j'allumai la lumière.

Devant moi, se tenait l'escalier, lugubre, menant au grenier. Une torche en main, je montai les marches à contre cœur et j'atteignis bientôt la porte du lieu tant redouté. Je l'ouvris. Une odeur de moisi et de renfermé atteignit mes narines. Je ne me rendais jamais dans ce grenier le jour, encore moins la nuit. Balayant le désordre qui y régnait de ma lampe torche, je sentis soudain quelque chose me frôler les jambes et s'échapper à toute vitesse.

Je faillis mourir de terreur.

Je braquai la lampe sur la chose. C'était un chat, un matou de taille moyenne qui alla se cacher derrière une vieille table en bois.

Un peu remis de ma surprise, je commençai à chercher comment cet animal avait pu se trouver là. Sans doute avais-je laissé ouverte la porte de ma maison et le chat s'était engouffré sans vergogne et avait gagné le grenier.

Rassuré, je m'endormis vite cette nuit.

Le lendemain, je retrouvai le chat et décidai alors de le garder.

Il fut un peu le symbole de mes peurs nocturnes.

Olivier BRIAT